Chapitre 1
Du plus loin qu'il m'en souvienne

De ma naissance, je ne me rappelle rien. Le trou noir. Mais du plus loin qu'il m'en souvienne, il me semble avoir grandi en symbiose avec maman. Ce que je garde en mémoire : maman était heureuse et je riais de bonheur, maman avait peur et j'allais me réfugier dans un coin de ma chambre.

Nous n'avions presque jamais échangé de paroles. Ce que je cherche à expliquer, c'est qu'on ne communiquait pas par la voix. Je grandissais imprégnée des sensations, des émotions de maman. Un amour qui n'avait pas besoin d'être dit puisqu'il était matériellement présent, comme une source de chaleur qui irradiait de maman… et de papa.

Il ne faut pas croire que je n'aimais pas mon père. Au contraire. Le lien qui nous unissait était simplement différent. J'avais grandi au sein de maman et je me sentais donc comme une extension d'elle-même. Si maman était la terre sur laquelle j'évoluais, papa était le soleil qui nous réchauffait toutes les deux. Il m'apportait un amour plus distant mais aussi profond que celui de maman.

Pourtant, au bout de trois ans d'une entente parfaite, un brusque changement s'opéra : maman commença à s'effacer tandis que papa ne dirigeait plus seulement ses rayons vers moi, mais vers cette autre chose qui prenait de la place

au fil des mois et me bousculait pour s'interposer entre maman et moi. D'ailleurs, même son ventre en faisait les frais. Je ne pouvais plus me serrer contre elle sans rencontrer une bulle de peau qui ne cessait de gonfler et d'ériger une barrière entre moi et cet endroit si chaud entre ses deux seins où j'entendais battre son cœur.

Les pensées de maman n'arrêtaient pas de papillonner vers cet être qui n'était pas moi, cet intrus qu'elle appelait bébé.

J'étais déchirée. Je ressentais bien le bonheur de maman. Il était si fort que je ne pouvais que le partager. Mais en même temps, j'étais hantée par le poids de mes propres émotions. Je ne les avais jamais senties aussi présentes. J'étais moi sans être maman, et maman ne savait pas ce que j'éprouvais.

La déchirure continua maille par maille à s'ouvrir. J'apprenais ce qu'était l'identité. Être soi sans être les autres. Et ça faisait mal.

Puis maman était partie et, quand elle était revenue, elle n'était pas toute seule. Elle portait avec elle une petite chose grouillante d'émotions et de bruits. Un bébé, comme elle disait, qui s'appelait Camille. Et maman parlait, parlait avec sa voix, plus que je ne l'avais jamais entendue parler. J'avais fini par comprendre : je n'étais pas maman. J'étais moi. Mélusine. Fille de maman et de papa, et dorénavant sœur de Camille, petite fille en devenir.

Comme tous les nourrissons, Camille était un bébé bruyant. Papa et maman avaient installé son lit dans ma chambre et mes nuits se trouvaient perturbées par ses cris de nourrisson. J'étais surtout réveillée par des sensations qui n'étaient pas les miennes : pipi-faim-mouillé-froid… Puis venaient les hurlements qui me sortaient de ce flot

d'émotions étrangères : ce n'était pas moi c'était bébé qui pleurait, bébé qui avait besoin d'être changé.

Il me fallut plusieurs mois pour apprendre à ne pas me faire attraper par les pensées de Camille. Je réussis laborieusement à faire le tri et à me retrouver seule dans ma tête. Mais uniquement pendant la journée. Car la nuit, c'était encore autre chose. Ma vigilance baissait et, avec elle, mes défenses. Bien souvent je faisais encore des rêves que je sentais ne pas être les miens.

À mon grand soulagement, le problème se régla de lui-même le jour où Camille eut enfin sa propre chambre.

*
* *

Après la maison, je comptais comme autre refuge la demeure de mes grands-parents : un petit havre de paix à deux pas de la mer, niché dans un quartier ouvrier où chaque habitation était prolongée par un profond couloir de verdure que chacun accordait à son gré.

Nous allions au moins une fois par mois, pas assez souvent à mon goût, en vacances chez Mima et papy, comme ma sœur et moi les avions surnommés dès notre plus jeune âge. Papy, le papa de maman, était un homme charismatique. Ancien ouvrier des Chantiers de l'Atlantique, descendant de pêcheurs bretons, il était charpenté comme un Viking et, dans ce corps taillé dans un menhir, se cachait un homme à l'intelligence redoutable. Souffrant d'agoraphobie, Mima était une petite femme potelée qui ne sortait jamais de chez elle. Elle tenait, par conséquent, sa maison d'une main de maître, œuvrant en experte aux fourneaux pour le plus grand plaisir de notre estomac, et se nourrissant en retour de la moindre histoire que pouvaient lui livrer ses invités sur le monde extérieur.

Le royaume de papy s'étendait bien plus loin, sur tout le quartier en fait. C'était toujours à lui qu'on faisait appel pour régler un conflit de voisinage, à lui qu'on demandait de l'aide en cas de problème, à lui qu'on présentait en premier le nouveau-né. Il était le roi incontestable de toute la rue et personne n'y trouvait rien à redire, c'était un suzerain légitime approuvé par tous. Ce qui faisait naturellement de Camille et moi des princesses. Les voisines nous préparaient des tartes et nous invitaient à cueillir des cerises dans leur jardin. Nous étions les petites-filles d'Alioth, le protecteur du quartier et il se faisait une joie de sortir au milieu de la rue, nos petites menottes dans ses gigantesques mains calleuses, et de clamer une chanson de marins de sa voix de stentor juste pour le plaisir d'être entendu et vu en notre compagnie. Nous présenter ainsi à ses sujets, c'était sa façon de nous dire qu'il nous aimait. À travers les paroles de ses chansons, il me semblait entendre un second refrain pensé à tue-tête qui disait : *Voyez mes petites-filles, mes petites princesses ! Voyez comme je suis fier d'elles ! Voyez comme elles sont belles ! Voyez comme elles sont douées !* Je me souviens de ces moments comme des instants de jubilation féroce où nous étions auréolées de sa fierté, couronnées de sa grandiloquence.

Dans son jardin, derrière la maison, il y avait un potager, des fraisiers et une balançoire. Cette dernière avait été fabriquée par papy et, comme sa personne, elle était hors norme : une lourde planche en bois attachée par deux épaisses cordes à un arceau en fer verdâtre qui faisait au moins deux mètres cinquante de haut. Ma sœur et moi pouvions nous y asseoir côte à côte et, balayées par la grosse poigne de papy, nous avions à chaque poussée l'impression de nous envoler vers le ciel. C'étaient des moments de bonheur intense comme seuls les enfants

peuvent en ressentir, où le temps semble suspendu comme nous l'étions au bout de notre balançoire de géant.

Un autre lieu magique qui semblait suspendre le temps dans cette maison était son grenier : composé de trois pièces sous les combles aussi poussiéreuses les unes que les autres, il abritait des décennies d'histoire familiale. Dans la plus grande, s'entassaient des malles de vieux vêtements datant de la jeunesse de ma mère et de ses sœurs, des cartables contenant leurs carnets de notes ou leurs cahiers de leçons, ainsi que plusieurs paniers de vieux jouets. Dans une deuxième, plus petite, on trouvait des piles de magazines jaunis, une bibliothèque gavée de livres à la tranche rose ou verte, un tourne-disque et un poste à cassettes inutilisables. Dans la troisième, quasiment un placard, une commode patinée était encombrée par des boîtes à gâteaux remplies de photos noir et blanc d'inconnus qui étaient sûrement mes ancêtres : hommes en uniformes, femmes et nouveau-nés potelés, familles d'un autre siècle en costume traditionnel. Installée dans un vieux fauteuil au cuir élimé, je restais des heures à passer en revue chaque photo cornée, chaque bonnet cousu main, chaque pot à boutons comme autant de trésors. Les lieux étaient plongés dans une pénombre et un silence reposant, les pensées et les voix des autres restant loin de moi. Je dérivais au sommet d'un phare hors du temps et, bien souvent, c'était la voix de mon grand-père qui me sortait de cette transe pour m'annoncer l'heure du goûter.

*
* *

À l'école, on m'avait toujours trouvée un peu bizarre. Ce qui n'était pas pour déplaire à ma meilleure amie, Julia, que tous considéraient également comme un brin